

bonne conformation et en prenant pour point de comparaison les caractères du type de la beauté que nous venons de donner. (A. continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

La conscience publique a été grandement soulagée par le jugement qu'ont rendu le 10 courant les juges McKay, Berthelot et Torrance, en cour de révision, dans la fameuse affaire Guibord. Ce jugement, qui renverse celui du juge Mondelet, reconnaît que les cours civiles n'ont aucune juridiction dans les causes ecclésiastiques, et que les funestes maximes gallicanes n'ont jamais fait autorité en Canada. En définitive, l'affaire Guibord, qui a bien eu son côté triste et douloureux, aura rendu des services réels : elle a fait étudier, discuter et approfondir une question importante ; elle a mis les catholiques en demeure d'exposer longuement et nettement les droits de l'Eglise, de les établir d'une manière irréfutable, et aujourd'hui ces droits sont publiquement et officiellement reconnus et respectés. Dieu en soit loué ! C'est ainsi qu'il tire toujours le bien du mal, et qu'il fait servir à la gloire de notre sainte religion les desseins des pervers et les machinations des impies. La conclusion de cette célèbre affaire prouve encore une fois de plus que la vérité finit toujours par triompher, pourvu que ceux qui la défendent aient le courage de travailler à abattre les difficultés que font surgir la malveillance et les mauvaises passions, et la patience de dévorer bien des ennuis et des désagréments. Luttons donc avec vigueur tous les jours et à chaque heure du jour contre tout ce qui blesse la vérité catholique, et nous finirons non-seulement par faire admirer et aimer cette vérité de ceux qu'elle a eu le privilège de choquer jusqu'ici, mais encore par obtenir qu'elle règne en souveraine dans nos institutions et nos lois, et qu'elle nous dirige dans la voie du véritable progrès. En luttant avec constance et fermeté en faveur de la doctrine catholique, nous pourrions compter avec certitude sur la victoire, car si Dieu nous prête l'appui de son bras, qui pourra nous résister ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Le Concile du Vatican, bien que les Pères aient eu la faculté de prendre congé pendant quatre mois environ, continue sans relâche ses importants travaux. La 87^e congrégation générale a eu lieu le 13 août dernier. Le but principal de cette congrégation était de choisir dix députés pour faire partie, par intérim, de la commission de la discipline ecclésiastique, en remplacement des Evêques de la dite commission qui sont absents de Rome. Mgr. François Blanchet, archevêque d'Orégon-City, compte parmi les dix prélats qui ont été choisis.

Mazzini est sous clef à Gaète et Garibaldi est gardé à vue à Caprera. Ce dernier, dit une dépêche télégraphique, a offert ses services à la France contre la Prusse. L'acceptation d'une offre pareille serait assurément une souillure.

On écrit de Rome le 20 août : "Se trouvant dans un monastère de religieuses, Pie IX, qui les voyait bouleversées par la peur de l'invasion dont tout le monde parle comme d'une chose certaine, leur a dit : "Votre affaire est de prier, mes filles. Puis soyez sans crainte aucune. *Peut-être* ces fous (les garibaldiens) viendront-ils jusqu'au pont de Milvins, mais ils ne franchiront pas les portes de Rome, je vous le dis." Comme les Sœurs lui ont demandé s'il ne viendrait pas encore leur donner sa bénédiction, il a répondu : *Je vous promets de revenir dans un an.*

L'un des rédacteurs du *Monde*, Coquille, excellent écrivain et profond penseur, fait les considérations suivantes à propos de la guerre franco-prussienne et de l'état des choses qu'elle a révélés en France : "Nous nous apercevons combien les Prussiens ont étudié l'art de la guerre depuis cinquante ans. En

suivant ce dessein pendant ce long espace de temps, ils ont formé une nation absolument militaire. La France, au contraire, entravée par ses bouleversements politiques, divisée en puissantes factions qui tour à tour se renversent du pouvoir, a vu tant de fois remanier ses lois fondamentales et ses institutions militaires, qu'elle s'est trouvée un instant surprise, déconcertée par les malheureux débuts de cette guerre. Il a fallu l'effort dont nous sommes témoins pour réparer nos pertes, rassembler la nation sous les armes, et relever l'esprit public. C'est ainsi que les principes démocratiques et césariens, qu'on prétend le salut de la société moderne, en sont le péril suprême. Notre armée n'était pas même au complet quand la guerre a éclaté. On aurait un compte sévère à demander aux ministres qui se sont succédés depuis vingt ans s'ils n'échappaient pas à la responsabilité par leur insignifiance même. Aucun n'a eu le temps d'approfondir les intérêts de son ministère. Au moment décisif, la France s'est trouvée prise au dépourvu.....

"Que dire de notre diplomatie et de la façon dont elle soutient à l'étranger les intérêts de la France ? Quels alliés nous a-t-elle ménagés ? Notre diplomatie a pris pour l'unité italienne et pour l'unité allemande contre l'intérêt manifeste de la France..... Qui comptait sur l'appui des Italiens et des Autrichiens ? La diplomatie a pu nourrir ces illusions : les hommes sérieux ne s'y sont jamais attachés. Que penser du travail souterrain de la diplomatie depuis vingt ans ? Il aboutit à une véritable catastrophe. Il y a donc ici une erreur fondamentale, absolue, infinie. Une politique un peu plus clérical nous eût épargné tant de désastres. C'est en effet en suivant une voie contraire à celle qu'indiquaient les cléricaux qu'on les a subis. Ils ne cessaient de répéter que l'unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne s'organisaient contre la France, et ils en donnaient des preuves multipliées. Notre philanthropie a élevé la Prusse et l'Italie pour en recevoir l'accueil dont nous sommes témoins."

Parlant de la bataille de Borny, livrée le 14 août, le *Figaro* dit : "La canonnade dura de quatre heures à cinq. Elle s'interrompit une heure, pour laisser l'infanterie et les mitrailleuses faire leur office, puis elle reprit de six heures à huit heures trente-cinq minutes, ne s'arrêtant que lorsque l'ennemi eut complètement abandonné ses positions. C'était une victoire, et c'est bien certainement le plus glorieux fait d'armes de la campagne. L'ennemi laissait huit mille morts sur le champ de bataille et nous en avons à peine perdu mille !"

On lit dans le même journal les détails suivants sur la bataille de Saint-Privat, livrée le 18 août : "A onze heures précises, de deux côtés, les lignes se couvraient de feu. Canons, mitrailleuses, fusils, tout donnait. Les obus prussiens pleuvaient chez nous, faisant d'affreux ravages. Nos mitrailleuses couchaient les soldats ennemis par rang, comme à Borny. Les vivants prenaient la place des morts. Plus d'un régiment a brûlé toutes ses cartouches, plus d'une batterie a épuisé toutes ses munitions. Jamais on ne s'est tué avec cette rage. La nuit seule, la nuit noire a interrompu la fusillade et la canonnade. Mais nous n'avions pas perdu un pouce de terrain dans cette bataille à distance, tandis que dès sept heures l'ennemi ne se devinait plus qu'au jugé. Il s'était replié, toujours silencieux et sombre, dans la forêt de Moyeuves. C'est encore une victoire, mais les pertes sont considérables des deux côtés."

Faisant la description d'un champ de bataille près de Gorze, un correspondant du *Monde* écrit : "Les corps, en certains endroits, sont serrés les uns contre les autres ; il semble que l'on ait fauché ! Ce sont les mitrailleuses qui ont accompli leur sanglante besogne. J'ai vu un ravin où nous avons tenu l'ennemi immobile sous notre feu pendant une demi-heure. Les corps sont si serrés qu'ils ne peuvent arriver à terre : ils se tiennent